

Papogai ? Papegeay ? On pourrait encore écrire papegaut en vieux français, d'un mot qui viendrait du grec byzantin...

En tête

Le Papogay de Rieux-Volvestre se donne comme unique, sempiternel et à la fois seulement pour ce qu'il est, un oiseau de métal et de bois accroché dans le ciel que, chaque, année, une horde d'archers locaux cherche à faire descendre. J'ai tenté de le prendre au mot, pour ne pas dire au bec. La forme de cet assemblage de texte est donc une forme d'oiseau trapu. Mais le plumage est divers. S'y mêlent en effet les longues plumes de qui a plané longtemps autour du mat (Bernard Desblancs), les plumes larges de qui vient de loin et peut comparer (Yung-San Chiang) et le duvet à barbe acérée de qui n'a fait que passer, n'a pas voulu en savoir trop mais a tenté de saisir l'événement du 4 mai 2014 comme qui dirait bec au vent...

Rabelais oppose les papegais, contents du pape, donc catholiques, aux papelards, ceux qui font gras en carême, donc protestants...

Propos recueillis de Bernard Desblancs

Cela fait vingt ans que cela dure pour Bernard Desblancs, musicien et facteur d'instruments plutôt à anche qu'à bec. Apparemment, quand on s'y laisse prendre, on n'en décroche plus et, année après année, on est du couronnement du roi, puis on participe au défilé, et enfin on est invité à jouer au concert qui se fait en préalable à l'église*. L'accroche principale pour Bernard, c'est que le Papogay, ça fait participer les gens du village. De fil en aiguille, dit-il encore, il s'est tissé des liens de collaboration. Etrange effet d'un événement où, année après année, il s'agit principalement de déquiller... Mais ce que font les archers ne serait que le plus apparent. Toute l'organisation créée autour apprend aussi aux enfants à danser, à jouer de la flûte. D'ailleurs comment l'appeler : la fête annuelle de Rieux ? La fête des archers ? La fête du Papogay ? En tout cas l'organisation ne tient pas qu'à une ou deux personnes. La continuité a fait ses preuves, les gens ont appris à s'effacer ou peut-être ne l'ont pas désappris, depuis le temps où l'on peut imaginer qu'on ne venait pas de loin pour voir ce qui se passe à Rieux le premier dimanche de mai. On aurait su aussi résister à la tentation d'aller montrer chez les autres tout ce qu'on a appris au fil des perroquets en piqué. Ce qui se passe à Rieux n'entre pas dans la catégorie "festival du groupe folklorique local"... Et pour autant, le musicien venu d'ailleurs n'a pas de difficulté à trouver sa place, il se sent même tout autant au centre de l'événement que les archers eux-mêmes. Tout autant que lorsqu'il accompagne une rencontre sportive, à condition que le stade ne soit pas trop grand... ce qui est le cas ici ! C'est un bon exemple de fête populaire. Certes Bernard en a connu de plus grandioses mais qui n'ont pas duré... Selon lui, ce n'est peut-être pas magique mais humainement fort. Ce qui est par exemple frappant - les habitués des rencontres sportives ne contrediraient certainement pas ce propos - c'est qu'il n'y a jamais de contestation. Au milieu de dizaines d'autres flèches, le roi sait que c'est la sienne qui vient de faire tomber l'oiseau et tous les autres le savent aussi. Ainsi, au milieu de toutes les manifestations festives auxquelles il participe chaque année, un musicien sait que le Papogay, c'est celle-là et pas une autre !

*il s'agit bien sûr de la cathédrale de Rieux-Volvestre dont la modestie la fait souvent passer pour une simple église...

Propos recueillis de Yung-San Chiang

Il vient de loin, de Taïwan précisément. Sur proposition de Bernard Desblancs, il a rejoint l'événement en 2006. Le terme de rejoindre n'est pas trop fort puisque, sauf exception de 2013, il en a été, depuis, un participant-témoin assidu. Un des termes qui caractérisent le mieux l'événement, selon lui, est « convivial ». Il ne le voit pas comme une cérémonie. Peut-être davantage comme une compétition, Bernard et ses « collègues » lui ayant expliqué la « procédure ». Il a en tout cas le souci, au cœur de l'événement, de ne pas paraître trop « touriste ». C'est une question qu'il s'est posée en étant tenté de prendre des photos. On est dedans ou pas ! Pourtant, si on embrasse large, le Papogay de Rieux n'est peut-être pas unique. Il existe à Taïwan une fête au cours de laquelle des hommes grimpent à un mat pour y décrocher une effigie d'oiseau. Là-bas aussi c'est une sorte de compétition et, d'ailleurs, le genre musical qui l'accompagne est celui de la « musique de compétition ». Là-bas, en plus, il y a une dimension religieuse. « Ici, je ne crois pas » dit prudemment Yung-San Chiang. Mais il a remarqué que des participants venaient parfois de loin, tels des participants musicaux venus de Bretagne ; l'archer devenu roi cette année serait, selon le haut-parleur du 4 mai, bien sûr de souche locale mais établi sur l'île de la Réunion. Chaque année, le musicien taïwanais joue donc avant la tombée du perroquet (un glissement de mots lui fait dire « la tombe du perroquet », ce qui restitue bien le côté cérémoniel de ce qui touche à cet oiseau, dont une légende dit qu'il fut le diable) mais il est aussi un témoin attentif. Il a ainsi vu des femmes venir enceintes puis revenir avec leurs jeunes enfants. Il se demande donc... religieux, peut-être pas... mais ne serait-ce pas ce que l'on appelle « traditionnel » ?

Impressions directes

Dimanche, 14h30. Pas grand-monde encore sur le terrain de foot. Mais circule déjà un homme en gilet fluo. Un technicien en noir installe des balles sous l'édifice d'où jaillit le mat où est accroché, bien haut, l'oiseau de fer et de bois. Les gens arrivent petit à petit (ne dit-on pas que c'est ainsi que l'oiseau fait son nid ?). Ceux qui sont déjà venus un autre premier dimanche de mai renseignent les profanes qui veulent savoir ce qui va arriver à « cette espèce de perroquet ». Un haut-parleur vient à son tour préciser les modalités. Il y aura des volées de flèches et des rasades de muscat. L'histoire et le légendaire sont évoqués, à subtils entremêlements. Un défilé passe, des hautbois... C'est un anodin « feu ! » qui déclenche la première volée, des dizaines de traits zèbrent le ciel, comme les escarbilles du feu de St-Jean quand on y a mis du genévrier. À un certain moment, le haut-parleur s'excite « ça touche, ça touche ». L'oreille essaie alors de s'exercer, on comprend que cela se juge au son, pas aux écarts de traits... Moment de répit entre deux volées où le haut-parleur promet de tout faire vivre de l'intérieur et explique que, justement, le creux de l'oiseau que les flèches adroites vont peu à peu dégager va faire entendre un bruit différent, un cloc. Les volées reprennent. On laisse imaginer aux spectateurs, trop loin du cœur de l'action pour pouvoir le vérifier de visu, que les archers ont les doigts en sang. Quelques volées permettent encore de passer en revue la litanie des rois, de ceux dont la flèche a été la dernière à toucher avant que l'oiseau tombe. Le haut-parleur revient au direct, tantôt gourmand, « ça, c'est un bruit qui me plaît », tantôt grandiloquent, « Mesdames et Messieurs, l'oiseau a bougé ». Derrière moi, un homme dit alors « j'en ai le frisson » puis l'oiseau tombe et la foule exulte. Dans ma vie, je n'ai connu qu'une fois un tel soulagement commun : combat de lutte en Casamance, apparemment aussi disproportionné qu'entre David et Goliath et, bien sûr, David avait gagné...

